

Prologue

À l'été 1914, la Gaume et l'Ardenne vivent encore sinon dans la quiétude, tout au moins dans l'ignorance du drame qui se prépare. Leur population, sans doute déjà troublée par les rumeurs qui circulent et par les premiers départs des hommes mobilisés, vaque cependant à ses occupations. Leur campagne revêt le même aspect qu'aujourd'hui avec ses villages épars, ses prairies verdoyantes et ses forêts profondes. C'est ce paysage paisible qui va servir de cadre à la tragédie qui va se dérouler.

L'assassinat à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand, héritier d'Autriche-Hongrie, et de l'archiduchesse par un fanatique serbe a entraîné un état de guerre entre la Serbie et l'Autriche. Le jeu des alliances se faisant, l'Allemagne se range aux côtés de l'Autriche ; la France, l'Angleterre et la Russie aux côtés de la petite Serbie. Deux blocs sont face à face. La guerre est imminente.

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France et, le lendemain, elle en fait autant vis-à-vis de la Belgique dont elle viole la neutralité. L'armée allemande s'engage alors vers la France par la Belgique et amène les Français à l'attaquer sur le territoire belge. La 4^e armée française du général de Langle de Cary va rencontrer la 4^e armée allemande du duc Albrecht de Wurtemberg renforcée par des éléments de la 5^e armée commandée par le Kronprinz Wilhelm de Prusse, le 22 août sur une ligne de front s'étendant sur soixante kilomètres de Bièvre à Baranzy.

Cent trente mille Français tomberont en Belgique lors des journées du 20 au 24 août 1914 dont plus de vingt-cinq mille soldats venant de toutes les régions de France sur le sol d'Ardenne et Gaume durant ces quelques jours, faisant de cette bataille dite des frontières, où des régiments entiers sont décimés, une des plus meurtrières de la Grande Guerre.

Mais pour garder le moral des troupes, il convient de cacher l'importance des énormes pertes subies en quelques jours de combats dans une guerre à peine commencée et que les tacticiens de chaque camp avaient

prévue courte. Pourtant, en ces trois jours, les pertes françaises sont presque égales à celles de l'armée belge pendant les quatre années de guerre.

Les combats principaux ont lieu sur douze sites belges majeurs, à Bièvre, Maissin, Bertrix, Neufchâteau, Rossignol, Saint-Vincent, Bellefontaine, Virton, Ethe, dans le triangle Baranzy, Signeulx, Mussy-la-Ville et plus loin en France, dans le Pays Haut lorrain, à la citadelle de Longwy et du côté de Spincourt et d'Audun-le-Roman.

Comme beaucoup d'autres régions de France, la Bretagne est durement touchée par la bataille des frontières. Ses régiments d'infanterie quimpérois, vannetais et brestois se battent à Maissin en Ardenne, notamment le 19^e RI. Le 2^e régiment d'infanterie coloniale de Brest est anéanti à Rossignol en Lorraine belge.

Les Wallons et les Gaumais leur en sont toujours reconnaissants, et c'est avec beaucoup d'émotion qu'ils les honorent en remerciement de leur sacrifice.

L'entrée en guerre – un samedi d'été en Bretagne

Par un bel après-midi d'été, les jeunes gens de Pleyben dans le Finistère sont réunis sur la place du village devant l'enclos paroissial et devisent. Ils discutent des filles bien sûr, de la partie de boules qu'ils s'appêtent à faire, mais surtout de la situation politique car la guerre menace. Bien sûr, les avis divergent. Certains pensent que la guerre est imminente.

Jules Gouarec, un jeune gaillard sans doute bien informé, déclare :

« Les Prussiens sont déjà à nos frontières, ils vont encore envahir la France. »

Et son copain, Ernest Le Guilvinec de surenchérir :

« Nous sommes au bord du précipice, il est temps que les Anglais franchissent la Manche pour dissuader le Kaiser. D'ailleurs, nos dirigeants savent très bien que la guerre approche, dit encore Ernest. Mon cousin de Roscoff nous a dit que les autorités recherchent dans les îles bretonnes des casernements susceptibles de recevoir des détenus ennemis. Ils ont écarté les îles de Batz et Callot en raison des problèmes posés par le ravitaillement en eau, mais l'île de Sieck est considérée comme lieu d'internement possible, car disposant de bâtiments vastes et inoccupés. Vous voyez bien que les militaires se préparent à une attaque allemande. Car bien sûr, il n'est pas question que la France s'attaque aux Allemands beaucoup plus puissants. Il paraît qu'ils sont encore plus forts qu'en 1870 et la débâcle de Sedan est encore vive dans les mémoires, de même que la perte de l'Alsace et de la Lorraine. »

La Dernière Classe d'Alphonse Daudet rappelle à nos jeunes écoliers, qui en ont les larmes aux yeux, l'exode des Français d'Alsace.

Les jeunes gens sont au courant de l'attentat de Sarajevo, mais la Serbie est bien lointaine. La plupart des gens d'ici ignoraient jusque-là son existence. Ce qui vient de s'y passer ne regarde que les Autrichiens et les Serbes, certainement pas les Français et encore moins les Bretons. À l'école primaire de Pleyben, le maître, monsieur Le Gal, a montré aux

enfants la carte de France, amputée de l'Alsace et de la Lorraine. Au lycée, les jeunes gens étudient la carte d'Europe qui mentionne à peine la petite Serbie. L'assassinat de Jaurès est certainement plus cruellement ressenti que celui de l'archiduc et de l'archiduchesse. Le pacifiste socialiste qui haranguait les foules pouvait encore leur laisser croire à la paix en Europe.

L'avis d'Arthur Gouarec, le frère de Jules, est quelque peu différent. Il croit que les Allemands pensent comme nous. Il s'imagine que les gens du peuple, ceux des usines et des champs, sont comme les Français et ne veulent pas la guerre et le feront savoir à Guillaume.

Les journaux ne parlent que des points de vue du président de la République Raymond Poincaré et du président du Conseil René Viviani. Pour eux, il faut se tenir prêts et déjà l'année dernière, le service militaire est passé à trois ans. Enfin, la Bretagne est bien loin des frontières du nord-est, et aujourd'hui samedi 1^{er} août 1914, il fait beau, les moissons sont bonnes, il n'y a même pas de menace d'orage, alors...

Pleyben est une paisible bourgade de trois mille cinq cents habitants située au cœur du Finistère entre la Montagne Noire et les monts d'Arrée dans la vallée de l'Aulne et du canal de Nantes à Brest. Comme tous les villages bretons, Pleyben possède ses chapelles – sept au total – mais aussi un enclos paroissial avec sa porte monumentale, son ossuaire et son calvaire en granit.

Jules Gouarec va sur ses vingt-quatre ans. Il travaille avec son père Athanase à leur petite exploitation agricole. Il fréquente Constance, de trois ans sa cadette. Son frère, Arthur, âgé de vingt-deux ans, qui a fait des études au lycée de Brest, travaille à la poste de Pleyben. Sa sœur Adèle qui vient d'avoir vingt ans est courtisée par Ernest Le Guilvinec, le copain de Jules. Le petit dernier, Armand, qui a tout juste dix-sept ans, porte déjà l'uniforme, car il a devancé l'appel pour choisir son arme, la cavalerie. Il n'est pas peu fier avec son beau képi, sa pelisse écarlate et sa culotte bleue du 24^e régiment de dragons de Rennes. Leurs parents ont une vie laborieuse comme tous les paysans bretons. Le père, Athanase, a trimé dur toute sa vie avec son épouse, la Marie. Le grand-père, Joseph Gouarec, a combattu avec la Division bleue du général de Vassoigne à Bazeilles où il a été tué le 4 septembre 1870 avec tant de bigors de la coloniale, venus de Bretagne se faire massacrer sur la Meuse. C'est ainsi que la débâcle de Sedan est bien présente dans la mémoire familiale.

Tour à coup, au milieu des conversations, Jules entend un bruit insolite. On sonne les cloches et le bruit vient non seulement du clocher de

l'église Saint-Germain l'Auxerrois de Pleyben mais de toutes les paroisses des environs. C'est le tocsin. Il annonce la guerre. On ne l'entend que les jours de catastrophe. Les hommes ont grimpé dans le clocher et frappent directement le bronze avec des marteaux à vive cadence. Cela signifie « Aux armes citoyens ! » Les jeunes gens se rendent aussitôt à la mairie où tout le village afflue. Dans les champs, les paysans en pleine moisson ont posé leurs faucilles, grimpé sur les talus et tendu l'oreille vers ce bruit inhabituel : non, ce n'est pas le feu, c'est la guerre. Et tous courent au bourg. Sur les routes passent en trombe les voitures des gendarmes qui distribuent aux mairies reculées les affiches annonçant l'ordre de mobilisation. Devant la mairie de Pleyben stationne la voiture automobile, une Lorraine de Dietrich, du représentant du sous-préfet. Le fonctionnaire placarde lui-même, à l'emplacement réservé aux communications officielles et administratives, un papier marqué du sceau du ministère de la Guerre annonçant l'ordre de mobilisation générale pour le lendemain, dimanche 2 août à zéro heure. Auguste Guedon, le maire de Pleyben et son adjoint, Victor Yvinnec, revêtus de leur écharpe tricolore sont présents. Aussitôt, des attroupements se forment. Chacun lit ou se fait lire, comprend ou cherche à comprendre. Sur le perron de la mairie, l'instituteur, monsieur Le Gal explique :

« Oui, c'est la mobilisation générale. Regardez la feuille de route épinglée au fascicule bleu de votre livret militaire qui vous a été remis à l'issue de votre service militaire. Il indique le lieu de votre caserne. »

Les militaires en permission spéciale ce week-end pour des mariages ou autres fêtes de famille se voient remettre par les maires des télégrammes mentionnant « Ordre de rejoindre votre corps immédiatement et sans délai ». Le garde champêtre, Joseph Gueho, accompagné de deux gendarmes à cheval de la brigade voisine, part aussitôt avec son tambour de ville pour aller annoncer dans les hameaux les plus reculés le texte de la mobilisation. La force publique fera respecter les ordres du gouvernement en calmant les récalcitrants et contraindre les réfractaires. Le porte-parole de la loi républicaine a besoin de la gendarmerie pour faire comprendre à la population que la guerre est irrémédiable et qu'il faut se plier aux ordres venus de Paris.

Les hommes doivent rejoindre leur corps, d'abord les permissionnaires des classes d'active actuellement sous les drapeaux, comme Armand Gouarec, engagé chez les dragons. Les trois premières classes, celles des conscrits levés en 1908, 1909 et 1910, sont appelées sur-le-champ et doivent rejoindre immédiatement les frontières.

Les trois fils Gouarec vont partir. Marie, la maman, et Constance, la fiancée de Jules, sont en larmes.

C'est la nation en armes. Les jeunes vont rejoindre leur corps dans le mouvement irrésistible qui va porter aux frontières des centaines de milliers d'autres venus de tous les villages de France. Certains minimisent en disant que la levée de classes de réservistes n'est pas encore la guerre. Mais pourquoi le gouvernement lèverait-il plusieurs millions d'hommes aux frontières si la guerre n'était pas imminente ?

Les anciens, tel François Le Gal, le maître d'école, se sentent concernés par cette mobilisation.

« J'ai cinquante-six ans, déclare-t-il, mais j'ai le grade d'adjudant-chef de réserve et je compte bien me présenter au recrutement, ils vont manquer de sous-off. Cette fois-ci, il ne faut pas que les Prussiens passent et nous n'avons plus de provinces à leur donner. Je ne vais pas laisser les jeunes mourir seuls aux frontières. Car de l'autre côté des Vosges, poursuit-il, des millions d'Allemands prennent le train pour nous envahir. Des pièces de gros calibre sont déjà installées et des tranchées sont déjà creusées en Alsace-Lorraine. La frontière luxembourgeoise est garnie de troupes prussiennes. À Berlin, les socialistes ont voté les crédits militaires au Reichstag. Je ne vois pas ce qui pourrait empêcher les Allemands d'aller jusqu'au bout. »

Même les vieux officiers remplissent ou tentent de le faire. C'est ainsi que le colonel en retraite Théophile de Kerbeaufret, âgé de soixante-quinze ans, à peine capable de monter encore à cheval, envisage de reprendre du service malgré la forte dissuasion de son entourage. Heureusement pour la République, sa famille a gain de cause et il n'ira pas plus loin dans sa démarche.

Quant à nos jeunes gens, ils vont devoir partir dès le lendemain. Comme les trois millions sept cent mille Français entre vingt et quarante-cinq ans, ils vont rejoindre leurs unités d'affectation.

Jules Gouarec doit se rendre au 2^e colonial à Brest, son frère Arthur au 62^e régiment d'infanterie de Lorient et leur copain Ernest Le Guilvinec au 19^e régiment d'infanterie de Brest. Armand, le permissionnaire du 24^e dragons vient de recevoir par la mairie un télégramme lui indiquant de regagner immédiatement son escadron à Rennes. Les autres gars de Pleyben sont aussi rappelés à leur caserne d'affectation. Camille Le Goff, Yves Jouanic et Gustave Kervado sont tous les trois affectés au 2^e régiment d'infanterie de marine de Brest. Yannick Le Guen doit se rendre à Angers au 135^e RI. Henri Balannec et Alphonse Trémoureux sont affectés au 19^e.